

UNE NUIT

Theatre OBB SMRZ

DE

# GUSTAVE WASA

OU

## LE BATELIER SUÉDOIS,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE,  
LE 29 SEPTEMBRE 1827.

E.O.

Paroles de M<sup>me</sup>. *(Lieber)*  
Musique de M. GASSE.

---

---

PRIX : 1 fr. 50 c.

---

---

### PARIS

CHEZ BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N<sup>o</sup> 7;

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉÂTRE,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, N<sup>o</sup> 51.

—  
1827.

---

## PERSONNAGES.

---

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE WASA, prince du sang des rois de Suède, et général des armées suédoises en insurrection contre les Danois.	MM. GAVAUDAN.
ÉRIC, batelier suédois, amant de Marie.	LEMONNIER.
MILLER, meunier.	FÉRÉOL.
SOTMAN, magister du village.	VIZENTINI.
RODOLPH, officier danois.	HENRI.
BRANDT, autre officier danois d'un grade inférieur.	LOUVET.
CATHERINE, mère de Miller et de Marie.	M <sup>me</sup> DESBROSSES.
MARIE, amante d'Éric.	PRADHER.
FRITZ, jeune garçon au service d'Éric, personnage muet.	
PÊCHEURS suédois.	
SOLDATS et PAYSANS dalécarliens et suédois.	
SOLDATS danois.	

La Scène est en Suède sur les bords de la rivière de Sala,  
à quelques lieues d'Upsal.

UNE NUIT  
DE GUSTAVE WASA,  
OU  
LE BATELIER SUÉDOIS.

---

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vaste paysage d'un aspect agréable mais sévère ; il est traversé dans toute son étendue par la Sala dont on aperçoit les deux rives ; sur celle qui est la plus voisine du spectateur, c'est-à-dire sur le devant de la scène, on remarque une petite cabane en bois ; auprès de la cabane est un berceau de feuillage ; on aperçoit plus loin un poteau indiquant l'endroit où l'on s'embarque pour le passage de la rivière, et portant un tableau sur lequel est inscrit le tarif des droits ; le bac est attaché près du poteau.

SCÈNE I.

ÉRIC, FRITZ, PÊCHEURS.

(Les pêcheurs sont disséminés sur les bords de la rivière dans laquelle ils ont jeté leurs filets.)

LES PÊCHEURS.

Ah ! quel jour de malheur  
Pour un pauvre pêcheur !  
Sur le rivage attendre,  
Et ne jamais rien preudre,  
C'est un maudit métier !

## UNE NUIT

ÉRIC (*assis sur son bac*).

Ah! le maudit métier  
 Que d'être batelier!  
 C'est un jour de disgrâce,  
 Personne ici ne passe;  
 C'est un maudit métier  
 Que d'être batelier!

(*Aux pêcheurs.*)

Voyez-vous ce nuage?  
 Nous pourrions bien, ce soir,  
 Avoir un peu d'orage.

LES PÊCHEURS.

Pour la pêche il n'est plus d'espoir.  
 Retirons nos filets, retournons au village.  
 Érie, adieu!

ÉRIC.

Mes amis, bon voyage!

(Au moment où les pêcheurs s'en vont Fritz rentre dans la cabane d'Éric.)

## SCÈNE II.

ÉRIC.

Moi, je reste encore. Ma chère Marie est passée ce matin, il faut absolument qu'elle revienne ce soir; et si elle ne me trouvait pas!..... Elle est bien long-temps! pourvu qu'elle arrive avant l'orage, elle sur-tout qui a une peur du tonnerre. — Il ne faut pas manquer cette occasion de la voir. Je ne puis lui parler de mon amour que sur l'eau. Là, du moins sa mère ne peut pas m'en empêcher. — Je déteste bien ces maudits Danois; mais au moins ils m'ont rendu le service de détruire tous les ponts des environs, et ça fait que ma maîtresse est obligée de passer tous les jours dans mon bateau.

## COUPLETS.

Tous les matins ma douce amie  
 Descend gaiment de ce coteau,  
 Elle traverse la prairie,  
 Et vient s'asseoir sur mon bateau.  
 Mais trop rapide est le passage,  
 J'éprouve aussitôt des regrets;  
 Je touche avec peine au rivage,  
 Et voudrais n'arriver jamais.

Si quelque jour tu nous engages,  
 Aimable hymen, dans tes doux nœuds,  
 Que nous ferons gentils voyages!  
 Ah ! comme nous serons heureux !  
 De mes travaux, près de ma belle,  
 Rien ne pourra troubler le cours;  
 En batelier tendre et fidèle  
 Je promets de ramer toujours.

Oui, mais malheureusement elle n'est pas pour moi, je suis trop pauvre. Le bonhomme Miller, son père, était un des richards du pays; il lui a laissé au moins trente ducats de rentes, et c'est du bon bien au soleil, un moulin superbe! Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait aussi riche que Marie, ou bien pourquoi Marie n'est-elle pas aussi pauvre que moi?—Enfin la voilà... Ah mon dieu! la pauvre petite, elle a l'air tout effrayé!

## SCÈNE III.

MARIE (*accourant hors d'haleine*), ÉRIC.

ÉRIC.

Eh bien! ma chère Marie, que t'est-il donc arrivé?

MARIE.

Je n'en puis plus, je crois qu'ils me poursuivent encore.

ÉRIC.

Qui donc?

MARIE.

Ces maudits Danois. J'en ai rencontré une douzaine, et ils m'ont pris les fleurs et les fruits que je portais au marché voisin.

ÉRIC.

Est-ce là tout?

MARIE.

Mon dieu non.

ÉRIC.

Comment?

MARIE.

Ils ont voulu m'emmener dans leur camp.

ÉRIC.

Les enragés! ils sont aussi méchants que leur roi Christiern.

MARIE.

Oui, mais heureusement qu'il est survenu un détachement de soldats de Gustave Wasa; ils ont attaqué les Danois : je me suis vue au milieu des lances, des épées; les balles sifflaient à mes oreilles. Je n'ai jamais eu une pareille frayeur. Oh mon dieu! la vilaine chose que la guerre!... Enfin les Danois ont pris la fuite, et je suis restée libre.

ÉRIC.

Ah! puisse-t-on les chasser de même de toute la Suède!... Mais toi, ma chère Marie, pourquoi t'exposer à aller seule au marché dans un pareil moment? Il faut que ta mère soit bien intéressée.

MARIE.

Le magister du village, monsieur Sotman, lui avait

pourtant dit que les ennemis étaient en force; mais, tu sais, il annonce toujours de mauvaises nouvelles, qui ne sont jamais vraies, et ma mère n'a pas voulu le croire; c'est jouer de malheur pour une fois qu'il dit la vérité.

ÉRIC.

C'est donc toujours le Benjamin de ta mère que ce monsieur Sotman?

MARIE.

Ah mon dieu oui! mais va, ce n'est pas le mien. Ma mère l'aime parcequ'il est riche. Il a une école qui lui rapporte gros; avec cela il barbouille à chaque instant du latin, et ma mère le prend pour un savant.

ÉRIC.

Il serait ton mari! je te verrais maîtresse d'école, et tu t'appellerais madame Sotman! oh! non, morbleu!

MARIE.

Oh! ne m'en parle pas; mais comment veux-tu que je m'en défasse?

ÉRIC (*souriant*).

Dis-lui de venir passer l'eau, et s'il ne sait pas nager. .

MARIE.

Fi donc! est-ce qu'il faut dire ça? Va, prends patience, aime-moi toujours, travaille pour t'enrichir, peut-être le ciel aura pitié de nous.

ÉRIC.

Puisse-t-il t'entendre!

MARIE.

Tu sais bien que mon frère t'aime assez.

ÉRIC.

Oui; mais c'est pour ça que ta mère me déteste.

MARIE.

Bah! bah! ça pourra peut-être s'arranger. Allons, il se fait tard, conduis-moi à l'autre bord.

ÉRIC.

Tu t'en vas déjà?

MARIE.

Il le faut bien. (*Après avoir fait quelque pas vers le bateau.*) Ah mon dieu! il pleut.

ÉRIC *étendant la main.*

Eh oui vraiment. Tiens, vois-tu comme le ciel est noir?

(Pendant la fin de ce dialogue le ciel s'est obscurci par degrés, et la musique qui sert d'introduction au duo exprime l'effet d'un orage lointain.)

DUO.

ÉRIC.

Quel temps affreux! voilà l'orage :  
Reste un moment auprès de moi.

MARIE.

Ah! que j'ai peur!

ÉRIC.

Reprends courage.

MARIE.

Il faut partir, dépêche-toi.

ÉRIC.

C'est impossible.

MARIE.

O dieux! je tremble.

ÉRIC.

Nous resterons tous deux ensemble.

MARIE.

Non, non, j'ai peur.

ÉRIC.

Rassure-toi.

Retirons-nous sous cet ombrage

Et viens t'asseoir auprès de moi.

(Il emmène Marie sous le berceau de feuillage qui est devant sa cabane, et il la fait asseoir à ses côtés.)

ÉRIC.

MARIE.

Ah ! qu'on est bien pendant l'orage !      Auprès de toi j'ai du courage,  
Plus de frayeur, viens dans mes bras !      Et loin de toi je n'en ai pas.

MARIE.

Entends-tu gronder le tonnerre ?

ÉRIC.

Bah ! ce n'est rien.

MARIE.

Dieux ! quels éclats !

ÉRIC.

Pour moi je ne les entends pas,  
Je ne pense qu'à toi, ma chère.

ENSEMBLE.

Que ce moment me semble doux !  
Plus près encor approchons-nous.

ÉRIC.

MARIE.

Ah ! qu'on est bien pendant l'orage !      Auprès de toi j'ai du courage,  
Plus de frayeur, viens dans mes bras !      Et loin de toi je n'en ai pas.

(On entend le tonnerre éclater et tomber.)

MARIE.

Ah ! quel coup horrible !

Ah ! quel coup terrible !

Il est tombé ; je meurs de peur :

Où me cacher ?

ÉRIC (*la serrant dans ses bras*).

Viens sur mon cœur.

ÉRIC.

MARIE.

Ah ! qu'on est bien pendant l'orage !      Ah ! qu'on est bien pendant l'orage !  
Que peux-tu craindre dans mes bras ?      Puis-je rien craindre dans tes bras ?  
Auprès de moi reprends courage,      Auprès de toi j'ai du courage,  
Loin de moi tu n'en aurais pas.      Loin de toi je n'en aurais pas.

MARIE.

Le bruit s'éloigne, ah ! je respire. (*Elle se lève.*)ÉRIC (*la retenant*).

Mais je voudrais encor te dire.....

## UNE NUIT

MARIE.

Non ; ma mère m'attend.

ÉRIC.

Encore un seul instant.

MARIE.

Non, non, je n'entends plus l'orage,  
Nous pouvons risquer le passage.

ÉRIC.

Que les instants m'ont semblé courts !  
J'étais heureux pendant l'orage,  
Ah ! que n'a-t-il duré toujours !

MARIE.

Partons, partons, je t'en supplie.

ÉRIC.

Ne t'en va pas, chère Marie ;  
Parlons encor de nos amours.MARIE (*elle monte sur la barque*).

Il faut partir.

ÉRIC (*conduisant la barque qui balance doucement sur les flots*).

Ah ! quel dommage

Qu'un si joli voyage  
Ne puisse pas durer toujours !

MARIE.

Va, va, je t'aimerai toujours.

## ENSEMBLE.

ÉRIC.

Ah ! quel dommage  
Qu'un si joli voyage  
Ne puisse pas durer toujours !

MARIE.

Ah ! quel dommage  
Qu'un si joli voyage  
Ne puisse pas durer toujours !

( Ils passent la rivière en répétant ce dernier ensemble dont l'accompagnement s'affaiblit à mesure qu'ils s'éloignent. )

## SCÈNE IV.

GUSTAVE.

(Au moment où l'on perd de vue Éric et Marie, Gustave, enveloppé dans son manteau, s'avance le long de la rive qui est du côté du spectateur. Il marche en promenant ses regards autour de lui, comme un homme qui a perdu son chemin.)

Dieux! quelle tempête! égaré depuis le matin au milieu des bois et des marais, j'ai enfin regagné les bords de cette rivière que j'avais quittés. C'est un miracle que je sois échappé aux partis ennemis. Traître Peterson, voilà pourtant où me réduit ta perfidie! Après m'avoir accueilli comme un libérateur, après avoir gémi avec moi sur les maux qui accablent notre malheureux pays, tu cours révéler ma retraite, dévoiler mes projets à ces Danois, lâches oppresseurs de ma patrie. Le prix auquel ils ont mis ma tête a éveillé ta cupidité; tu le sais pourtant, si je desire la vie, ce n'est que pour la prodiguer contre les ennemis de la Suède, contre les bourreaux de ma famille. Ils doivent maintenant avoir perdu ma trace. — J'espère, sous ce simple uniforme, échapper à leur rage, et regagner mon camp; mais il est de l'autre côté de cette rivière, et l'orage en a encore grossi les eaux. Ah! ce poteau indique un bac; il est sur l'autre rive; donnons le signal accoutumé. (*Il s'approche du poteau auquel est suspendu un petit cor, en tire quelques sons, et prête l'oreille. Éric répond des bords de la rive opposée par un autre son de cor.*) On a répondu. Allons, prenons patience!.... Que mon cœur a saigné pendant ce court trajet! par-tout des villages incendiés, des campagnes ravagées! Quel spectacle pour un roi!

## COUPLETS.

Tout offre dans ces tristes lieux  
 L'affreuse image de la guerre;  
 Par-tout du Danois odieux  
 S'étend le pouvoir sanguinaire.  
 O mon pays! soutiens mon bras;  
 Brisons un joug qui t'humilie;  
 Et qu'avec moi chacun s'écrie :  
 « Je périrai dans les combats,  
 « Ou je vengerai ma patrie! »

Avec le sang de tes vieux rois  
 Mon cœur a reçu leur courage;  
 Il ne méconnaît point les lois  
 Qu'impose un si noble héritage.  
 O mon pays! soutiens mon bras;  
 Brisons un joug qui t'humilie;  
 Et qu'avec moi chacun s'écrie :  
 « Je périrai dans les combats,  
 « Ou je vengerai ma patrie! »

## SCÈNE V.

ÉRIC, GUSTAVE.

(Pendant le dernier couplet Éric a traversé la rivière.)

GUSTAVE (*l'apercevant*).

Ah! vous voilà! Bonjour, camarade.

ÉRIC.

Bonsoir, vous voulez dire.

GUSTAVE.

Comme il vous plaira.

ÉRIC.

Allons, voulez-vous passer?

GUSTAVE.

Volontiers; mais avant tout apprenez-moi dans quel lieu je me trouve.

ÉRIC. (*Il descend de son bateau, et s'avance progressivement sur le devant du théâtre.*)

Sur les bords de la rivière de Sala, ce me semble, à cinq lieues d'Upsal (*Il indique le côté où est la ville*), à trois lieues du camp des Danois, que vous ne cherchez probablement pas (*Il indique également la direction dans laquelle il se trouve*), et à deux lieues du camp de Gustave Wasa, que vous serez sans doute bien aise de regagner, si j'en juge par votre uniforme.

GUSTAVE.

En effet, cela pourrait bien être.

ÉRIC.

Eh bien, je ne vous le conseille pas.

GUSTAVE.

Pourquoi?

ÉRIC.

Parceque vous n'y trouveriez pas votre compte. Il y a beaucoup de partis ennemis répandus de l'autre côté de la rivière, et les routes ne sont pas sûres.

GUSTAVE.

Ah! ah!... Mais n'y a-t-il pas au moins quelque village où ils n'aient pas encore pénétré?

ÉRIC.

Oui, camarade, derrière ces rochers, en longeant le rivage, à trois cents pas environ.

GUSTAVE.

Croyez-vous que je trouve un asile dans cet endroit?

ÉRIC.

Sans doute : oh! il y a de bons gîtes, et de braves gens ; vous ne risquez rien.

GUSTAVE.

Allons, passez-moi vite à l'autre bord.

ÉRIC.

Vous connaissez les règlements. (*Il tend une main à Gustave pour lui demander l'argent du passage, et de l'autre il lui montre le tarif attaché au poteau.*)

GUSTAVE.

Oui.

ÉRIC.

Quand les eaux sont hautes on doit double passe.

GUSTAVE.

Combien est-ce?

ÉRIC.

Un schelling.

GUSTAVE *cherchant dans ses poches.*

Eh bien! (*Il manifeste l'inquiétude d'un homme qui n'y trouve rien, et dit à part:*) Juste ciel!

ÉRIC.

Qu'avez-vous donc?

GUSTAVE.

Mon ami, je vous l'avoue avec peine, mais je n'ai pas une obole sur moi. (*A part.*) En changeant d'uniforme j'ai oublié.....

ÉRIC.

Ah! ça ne m'étonne pas. C'est là le refrain ordinaire des soldats qui vont et viennent. Suédois ou Danois, personne ne me paie, et moi je me ruine; car le receveur des impôts ne m'en demande pas moins les droits. Je n'ai pas encore étrenné aujourd'hui. Ah mon dieu! quelle misère! (*Gustave paraît l'écouter avec intérêt.*) Encore, vous êtes honnête, vous; mais il y en a beaucoup qui, pour tout salaire, m'accablent d'injures.

GUSTAVE (*oubliant son déguisement, et avec le ton de protection qui convient à un prince*).

Pauvre jeune homme ! votre sort m'intéresse.

ÉRIC.

C'est fort heureux.

GUSTAVE (*toujours de même*).

Mon ami, il n'est pas juste que vous perdiez ainsi le fruit de vos travaux, et je veux vous payer pour tout le monde.

ÉRIC.

Vraiment ! payez-moi d'abord pour vous. Vous n'aviez pas un schelling tout-à-l'heure, seriez-vous devenu riche tout-à-coup ?

GUSTAVE.

Qui sait ?

ÉRIC.

Allons, ne plaisantez pas. Il n'y a qu'un coup du ciel qui pourrait me tirer de là.

GUSTAVE.

Et lequel ?

ÉRIC.

Il faudrait que notre brave Gustave Wasa vînt quelque jour de ce côté. Oh ! que je serais content !

GUSTAVE.

Eh ! bien, que ferait-il ?

ÉRIC.

Il est juste lui, il est bon, il paierait pour tous les soldats que j'ai passés gratis.

GUSTAVE.

Oui, mais il faudrait qu'il passât.

ÉRIC.

Eh bien ! passez-vous ?

GUSTAVE. (*Il atteint ses tablettes, en déchire une feuille sur laquelle il écrit.*)

Comment vous appelez-vous?

ÉRIC.

Je m'appelle Éric.

GUSTAVE (*écrivant toujours*).

Éric....

ÉRIC (*à part*).

Que diable écrit-il donc là? et que lui fait mon nom?

GUSTAVE (*pliant le papier sur lequel il a écrit et le donnant à Éric*).

Tenez.

ÉRIC.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GUSTAVE.

Mon obligation: profitez-en, et soyez discret.

ÉRIC.

Me voilà riche avec ce papier. Par malheur, je ne sais pas lire, car je serais curieux. — A quelle caisse ce billet est-il payable?

GUSTAVE.

Vous le saurez.

ÉRIC.

Camarade, je veux être aussi généreux que vous. Je vous fais crédit. Reprenez votre billet, vous me paierez quand vous serez général.

GUSTAVE.

Vous pouvez le garder.

ÉRIC (*à part*).

Eh bien, je le garderai long-temps. (*Haut.*) Fritz! Fritz! passe ce militaire.

GUSTAVE.

Adieu, mon ami; vous êtes un brave Suédois, et je me souviendrai de vous. (*Il s'élançe dans la barque qui est conduite par Fritz.*)

ÉRIC.

Grand merci! — Adieu, mon général.

## SCÈNE VI.

ÉRIC.

Parbleu! l'aventure est bonne! Je n'ai rien gagné de la journée, et voilà un soldat qui me laisse une lettre-de-change d'un schelling, payable je ne sais où : avec cela je puis m'en aller content et souper par cœur. Je serais curieux de savoir ce que chante ce billet. Voilà la première fois que je regrette de n'avoir pas été à l'école de monsieur Sotman.... Mais j'aperçois, je crois, d'autres passagers. Ah! malheureux! ce sont encore des soldats... (*Regardant avec attention.*) Leur uniforme n'est pas le même; mais leur bourse est sans doute aussi bien garnie.

## SCÈNE VII.

ÉRIC, RODOLPH, BRANDT, SOLDATS DANOIS.

BRANDT (*s'adressant à Rodolph*).

Que vouliez-vous que je fisse? Je l'ai suivi de près pendant quatre lieues; mais il s'est enfoncé dans les montagnes, et il a disparu.

RODOLPH.

Et vous croyez que c'était lui?

BRANDT.

C'était lui-même.

RODOLPH.

Il ne doit pas encore avoir passé cette rivière, et nous ne saurions manquer de retrouver sa trace. Interrogeons cet homme. (*Il désigne Éric.*) Bonsoir, mon ami.

ÉRIC.

Votre serviteur, messieurs.

RODOLPH.

N'as-tu pas vu passer par ici un officier de l'armée suédoise, en uniforme bleu?

ÉRIC.

Non, il est passé un simple soldat, en uniforme vert, manteau bleu, la bourse vide, mais très riche en compliments.

BRANDT (*bas à Rodolph*).

Ce n'est pas notre homme.

RODOLPH.

Et y a-t-il long-temps qu'il est passé, ce soldat?

ÉRIC.

Tout-à-l'heure.

RODOLPH.

Sais-tu d'où il vient?

ÉRIC.

Non.

RODOLPH.

Où il va?

ÉRIC.

Pas davantage.

RODOLPH.

C'était un soldat de l'armée de Gustave?

ÉRIC.

Oui.

RODOLPH.

Quel âge?

ÉRIC.

Quarante ans à-peu-près.

RODOLPH.

La figure?

ÉRIC.

D'un brave.

BRANDT (*d'un air mécontent*).

Ce n'est pas là ce qu'on te demande.

ÉRIC.

Que de questions! Je ne cherche point à savoir les affaires des voyageurs; je passe quelquefois ceux qui me paient, trop souvent ceux qui ne me paient pas, et voilà tout. — Ce que je sais, par exemple, c'est qu'il n'avait pas un schelling, et qu'il m'a payé son passage avec ce papier, sur lequel il a écrit je ne sais quoi.

RODOLPH.

Ah! il sait écrire, ce soldat! Voyons donc un peu son style? (*Il prend le billet, et aperçoit la signature de Gustave.*) Ciel! Gustave!

TOUS.

C'était Gustave!

RODOLPH.

Lui-même! Lisons:

« Voulant récompenser les services que le batelier Éric nous a rendus, en passant gratis les soldats de l'armée suédoise, nous lui accordons la somme de cent ducats d'or payables à la caisse de notre quartier-général. »

GUSTAVE WASA.

## UNE NUIT

## FINAL\*.

Ciel! Gustave. Surprise extrême!

TOUS.

Quoi! cet écrit est de lui-même?

ÉRIC (*avec l'expression de la plus vive douleur*).

O Ciel!... Mon bienfaiteur!

RODOLPH, BRANDT, SOLDATS DANOIS.

Il nous échappe; ah! quel malheur!

ÉRIC.

Quand il soulage ma misère,

Infortuné, je le trahis!

RODOLPH, BRANDT, *etc.*

Un peu plus tôt il étoit pris.

ÉRIC.

O Ciel! exauce ma prière!

Qu'il échappe à ses ennemis!

RODOLPH, BRANDT, *etc.*

Courons, volons à sa poursuite;

Allons, ami, passe-nous vite.

ÉRIC.

Moi, vous passer? plutôt mourir.

RODOLPH.

Maraud, veux-tu bien obéir.

ÉRIC.

Ma barque est sur l'autre rivage.

RODOLPH.

Sans tarder davantage,

Sur ce bord fais-la revenir.

ÉRIC.

Non, non, plutôt mourir.

RODOLPH.

Mais conçoit-on ce téméraire?

Sans ce retard il serait pris!

\* Ce final a été seulement instrumenté par M. Gasse. Le chant en a été écrit par le célèbre auteur de *Joconde*: ce fut son dernier ouvrage.

ÉRIC.

O ciel ! exauce ma prière !  
 Qu'il échappe à ses ennemis !

RODOLPH, BRANDT, SOLDATS DANOIS.

(à Fritz qui est sur l'autre bord.)

Allons, allons, sur cette rive  
 Nous t'attendons : arrive !... arrive !...

ÉRIC.

Non, non, morbleu ! reste là-bas,  
 De ce côté ne reviens pas.

(En même temps il s'élançe sur le cor qui est suspendu au poteau, et le jette dans la rivière.)

RODOLPH.

Coquin, redoute ma vengeance.

ÉRIC.

Ça m'est égal, je n'ai pas peur.  
 Je veux crier.

RODOLPH.

Tais-toi ! Silence !

ÉRIC.

Je sauverai mon bienfaiteur.

BRANDT (*menaçant Éric de son épée*).

Cesse de faire résistance,  
 Ou tu vas recevoir la mort.

ÉRIC.

Je ne crains pas votre vengeance,  
 Et je dirai toujours plus fort :  
 O Ciel ! exauce ma prière !  
 Qu'il échappe à ses ennemis !

RODOLPH.

Mais conçoit-on ce téméraire ?  
 Sans ce retard il serait pris !  
 Amis, ne perdons pas courage,  
 Et cherchons un autre passage.

BRANDT, ET LES SOLDATS DANOIS.

Amis, ne perdons pas courage,  
Et cherchons un autre passage.

ÉRIC.

Un peu plus tôt il était pris!  
Ils ne l'atteindront pas, j'espère!  
Le Ciel exauce ma prière,  
Il échappe à ses ennemis!

BRANDT, ET LES SOLDATS DANOIS.

Amis, ne perdons pas courage,  
Et cherchons un autre passage.

(*Après avoir entouré Éric, et l'emmenant avec eux :*)

Malheureux! nous te punirons.  
Allons, marchons, courons.

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier Miller. Au fond est la porte d'entrée. Plusieurs grandes fenêtres donnent sur la rivière de Sala. Sur l'un des côtés on remarque un palier auquel on accède par quelques marches. Une porte de chambre ouvre sur ce palier. Les principaux ustensiles nécessaires dans un moulin sont éparés sur la scène; il y a de plus des chaises, une table et un buffet. On voit un casque, une épée, et un fusil, suspendus contre une des parties les plus apparentes des murs.

## SCÈNE I.

MARIE, CATHERINE.

CATHERINE.

Eh bien! petite sottie, vous vous êtes laissé donc prendre tous vos bouquets?

MARIE.

Écoutez, ma mère, ils étaient une troupe d'enragés; je n'étais pas la plus forte.

CATHERINE.

Comment faites-vous votre compte? quand je vais au camp, moi, ils ne me disent jamais rien.

MARIE.

Ça n'est pas étonnant, ma mère...

CATHERINE.

Comment, ce n'est pas étonnant?...

MARIE.

Ils vous respectent, vous; mais, moi, je ne leur impose pas du tout.

CATHERINE.

Il est impossible que vous ne vous soyez pas amusée : voilà la nuit, et vous êtes partie à la pointe du jour.

MARIE.

Mais ma mère, l'orage....

CATHERINE.

L'orage! l'orage! vous vous êtes mise à l'abri chez Éric, votre amoureux, le protégé de votre frère; si vous vous avisez de lui parler jamais, vous aurez affaire à moi.

MARIE.

Il faut pourtant bien que je lui parle quand je passe le bac.

CATHERINE.

Et vous aimez à le passer souvent.

## SCÈNE II.

MARIE, MILLER, CATHERINE.

*(On entend Miller chanter dans la coulisse.)*

MARIE.

Ah! voici mon frère! Lui du moins il prendra ma défense.

CATHERINE. *(Elle va ainsi que Marie au-devant de Miller, qui entre chargé de quelques ustensiles de moulin, dont elle l'aide à se débarrasser.)*

C'est vous, mon fils: toujours gai, toujours chantant!

MILLER *(souriant)*.

Et vous toujours en querelle.

CATHERINE.

C'est votre sœur....

MARIE.

C'est ma mère....

MILLER.

Encore pour le même sujet, je parie. Ce pauvre Éric!...

Allons, ma mère, un peu d'indulgence. (*A Marie.*) Et toi, écoute plutôt ma chansonnette.

## A I R.

La jeune Annette  
 Aimait Lubin,  
 Mais en cachette,  
 Car le père de la pauvre  
 Se refusait à son hymen.  
 Ces chers enfants,  
 Pendant deux ans,  
 Se lamentèrent,  
 Se désolèrent ;  
 Mais un beau jour  
 Voilà ce père  
 Que tant d'amour  
 Rend enfin moins sévère.

Depuis ce temps,  
 Dans le village,  
 Quand des parents  
 Dans leurs penchants  
 Traversent deux amants,  
 Tout bas chacun va répétant : enfants,  
 Ne perdez pas courage ;  
 Le calme vient après l'orage,  
 Et souvent le bonheur  
 Naît au sein du malheur.

## CATHERINE.

Voilà vraiment de belles leçons à donner à votre sœur !

## MILLER.

Pas si mauvaises, ma mère : l'exemple d'Annette l'engagera au moins à prendre patience ; et puis qui est-ce qui sait ce que le temps nous garde ? Pourquoi se tourmenter aujourd'hui de ce qui fera peut-être notre bonheur demain ? Éric est pauvre, mais il peut s'enrichir.

CATHERINE.

Préférer un batelier au magister de ce village, à monsieur Sotman, à un homme d'esprit qui.... Ah! que vous avez peu d'élévation dans les sentiments!

MARIE.

Que voulez-vous, ma mère!

CATHERINE.

Silence! qu'on ne raisonne pas davantage; allumez la lampe et mettez-vous à apprêter le souper. Eh! voici, je crois, le cher monsieur Sotman!

## SCÈNE III.

MARIE, CATHERINE, SOTMAN, GUSTAVE,  
MILLER.

MILLER.

Un étranger l'accompagne.

SOTMAN (*conduisant Gustave enveloppé dans son manteau*).

Par ici, camarade, par ici. (*S'approchant de Catherine.*)  
Bonsoir à l'aimable voisine et à la charmante Marie. Vous voilà toutes deux aux détails innocents du ménage. Ne les prendrait-on pas pour les deux sœurs? En vérité, quand vous êtes ensemble, on dirait deux roses sur la même branche.

GUSTAVE (*à part*).

L'imbécile!

CATHERINE.

Ah! ah! monsieur Sotman! (*à part.*) Qu'il a d'esprit!

MARIE.

Qu'il est ennuyeux!

CATHERINE (*montrant Gustave*).

Quel est cet homme?

SOTMAN.

Belle maman, c'est un soldat de l'armée suédoise qui s'est trouvé éloigné du camp de Gustave, et que le mauvais temps a contraint de chercher un asile pour cette nuit.

MILLER.

Soyez le bien venu!

SOTMAN.

J'ai pensé que la société d'un ancien militaire, comme monsieur Miller, lui serait plus agréable que celle d'un maître d'école comme moi, et c'est ce qui m'a décidé à vous l'amener. (*A part.*) En outre, je trouve moyen par-là de ne me compromettre avec aucune des puissances belligérantes.

MILLER (*à Gustave*).

Les défenseurs de notre pays sont tous nos amis.

MARIE (*qui s'est approchée de Gustave, dit à part*).

Ah mon dieu, le pauvre homme! il est tout mouillé. (*Haut, à Gustave.*) Voulez-vous me donner votre manteau, monsieur le soldat? (*Elle va pour le prendre.*)

GUSTAVE (*l'aidant à le poser sur une chaise*).

Ne prenez donc pas tant de peine, ma belle enfant.

SOTMAN.

Vous avez toujours eu un faible pour le parti de Gustave, monsieur Miller.

GUSTAVE.

C'est bien, mon brave: jamais d'alliance avec les ennemis de son pays.

SOTMAN.

Sur-tout quand ils ne sont pas les plus forts. Et l'on dit que ce Gustave, à la tête de ses intrépides Dalécarliens, a déjà plus d'une fois battu ces maudits Danois. (*Prenant*

*la main de Gustave.*) Ah! brave guerrier! quelle joie ces succès font éprouver quand on sent un cœur vraiment suédois battre dans sa poitrine!

GUSTAVE.

A qui le dites-vous!

CATHERINE.

Voyez-vous cette jeunesse? eh bien! ces enragés Danois lui ont pris jusqu'aux bouquets qu'elle portait au marché!

SOTMAN (*à Catherine*).

Les barbares! Voisine, j'ai un reproche à vous faire: je vous avais prévenu qu'il y avait du danger. (*À Marie.*) Ah! lorsque vous serez ma femme, je ne vous exposerai pas ainsi.... chère petite! (*Il s'avance comme pour l'embrasser.*) Voyons, à quand la noce?

MARIE.

Ah! ça ne presse pas.

SOTMAN.

Je le vois, vous répugnez à allumer le flambeau de l'hymen, au moment où la discorde.... *En quò discordia cives....*

MARIE.

Je ne vous entends pas.

GUSTAVE (*à Miller*).

Voilà un plaisant original!

SOTMAN.

Mais je perds ici un temps précieux, la chose publique me réclame. Je vais m'informer des nouvelles du jour, et je reviendrai vous en faire part. Adieu, voisine. Adieu, Marie.

## SCÈNE IV.

MARIE, CATHERINE, GUSTAVE, MILLER.

MARIE.

Il a beau faire; il y perdra son amour et son latin.

CATHERINE.

Taisez-vous; vous êtes trop heureuse qu'un homme de génie fasse attention à vous.

MILLER.

Ah ça, camarade, excusez-nous si nous vous avons un peu négligé. Mais les affaires de famille avant tout, voyez-vous?

GUSTAVE.

Je serais fâché de vous gêner.

MILLER.

Nous gêner? point du tout; faites ici comme chez vous.

CATHERINE (*à part*).

Il a une figure qui me revient tout-à-fait, ce soldat

GUSTAVE.

Mes amis, c'est trop bien traiter un inconnu comme moi.

MILLER.

Sachez qu'il n'y a pas un soldat de l'armée suédoise qui soit un inconnu pour nous, et que nous ne regardions comme un frère.

CATHERINE.

Oui, monsieur le soldat, comme un frère.

MARIE (*à Gustave*).

Vous devez être accablé de fatigue. Voudriez-vous prendre quelque chose?

GUSTAVE.

Je vous avoue qu'égaré depuis le matin dans des che-

mins impraticables, j'éprouve le besoin de réparer mes forces.

MILLER.

Nous pouvons, grace au ciel, vous offrir un bon lit, et vous donner de bon vin. Marie, va nous en chercher une bouteille; de ce bon vin de France, tu sais?

MARIE.

Tout-à-l'heure. mon frère. (*Elle va allumer une petite lampe.*)

MILLER.

Et puis, voyez-vous, c'est un de vos anciens camarades qui vous reçoit, car j'ai été soldat aussi, moi.

CATHERINE.

Ah oui! il a payé, comme vous, sa dette à son pays, et il serait encore sous les drapeaux si la mort de son pauvre père ne l'eût contraint à revenir au milieu de nous.

MILLER.

Tenez, voici les marques de mon ancien état : l'épée, le casque, l'arquebuse (*il la montre suspendue à la muraille*). Elle ne me sert plus que pour la chasse, mais si vous m'aviez vu dans le temps!

CATHERINE.

Ah! il était superbe sous les armes!

(*En ce moment Catherine s'aperçoit que Marie est restée à prêter l'oreille à la conversation; elle la prend par le bras et la fait sortir devant elle.*)

GUSTAVE.

On se souvient toujours avec plaisir de ses anciennes campagnes.

MILLER.

Je me les rappelle comme si c'était hier.

## AIR\*.

Il m'en souvient de ces jours glorieux,  
 Où, répondant au cri de la patrie,  
 Je dus quitter une mère attendrie,  
 Et m'exiler quelque temps de ces lieux.  
 En s'arrachant des bras de son amie,  
 De quelques pleurs on sent mouiller ses yeux;  
 Mais, en s'éloignant du village,  
 Bientôt on reprend son courage.

L'espérance et l'honneur  
 Raniment la gaité, réveillent la valeur.

Doux souvenirs de gloire,  
 Doux souvenirs d'amours,  
 Demeurent pour toujours  
 Gravés dans la mémoire.

Ensuite vient le moment du combat,  
 C'est le plus beau jour du soldat!  
 On se range en bataille,  
 On voit voler la mitraille,  
 Tandis qu'à tout ce bruit au loin l'écho répond.  
 Puis on entend le cri de la victoire,

Victoire! victoire!  
 Doux souvenirs de gloire,  
 Doux souvenirs d'amours,  
 Demeurent pour toujours  
 Gravés dans la mémoire.

(Pendant l'allegro, Marie est rentrée et a offert à boire à Gustave,  
 puis tous les personnages répètent ensemble :)

Doux souvenirs de gloire,  
 Doux souvenirs d'amours,  
 Demeurent pour toujours  
 Gravés dans la mémoire.

\* Cet air, écrit pour la voix de M. Tilly, qu'une maladie grave a empêché de jouer le rôle de Miller, a dû être supprimé à la représentation.

## SCÈNE V.

GUSTAVE, MILLER, SOTMAN, MARIE,  
CATHERINE.

SOTMAN (*accourant d'un air empressé*).

Vous êtes joyeux, vous autres, vous chantez, ah! si vous saviez ce qui se passe.

CATHERINE.

Quoi donc?

MILLER.

Venez-vous nous apporter quelque mauvaise nouvelle?

SOTMAN.

Oui; mais ce sera la dernière.

MARIE.

Ah, mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

SOTMAN.

Tout est fini: Gustave vient d'être fait prisonnier.

TOUS (*excepté Gustave*).

Juste ciel!

GUSTAVE (*à part*).

Je ne m'en doutais pas.

SOTMAN.

Écoutez, il n'a que ce qu'il mérite.

CATHERINE.

Comment? Vous qui nous en disiez encore tant de bien tout-à-l'heure!

SOTMAN.

C'est vrai, je ne le nie pas. Il y avait de bonnes choses à dire pour lui tantôt; mais il y en a de meilleures à dire maintenant en faveur des Danois. Gustave est pris.... Je me prononce!

GUSTAVE.

Vous êtes un brave.

MILLER.

Mais comment diable est-on parvenu à s'emparer de lui? il a dû vendre cher sa liberté.

SOTMAN.

Point du tout. Ne savez-vous pas qu'il a un penchant irrésistible pour le sexe? C'est là ce qui l'a perdu.

GUSTAVE (*à part*).

L'impertinent!

MILLER.

Et comment?

SOTMAN.

Le voici.

GUSTAVE (*à part*).

Écoutons ma propre histoire.

SOTMAN.

Vous savez que depuis long-temps il avait des intelligences secrètes avec le gentilhomme Peterson : il quittait même assez souvent son camp pour se rendre de nuit dans le château de ce seigneur ; mais ne s'est-il pas avisé de chercher à séduire la femme de celui qui lui donnait une hospitalité si généreuse?

GUSTAVE (*vivement, et se plaçant à côté de Sotman*).

L'ami, votre nouvelle est fausse.

SOTMAN.

L'ami!... il est familier; et comment savez-vous vous-même?...

GUSTAVE.

Je faisais partie de l'escorte qui accompagnait Gustave au château de Peterson, de ce traître qui a cru ne pouvoir excuser sa perfidie qu'en la couvrant du déshonneur de

sa femme. Mais je puis vous répondre que Gustave n'a point été pris.

SOTMAN.

Eh bien ! l'ami, je puis vous assurer, à vous qui paraissez si bien instruit, que Gustave n'a point encore reparu depuis cinq jours dans son camp.

GUSTAVE.

Je le sais, mais il le regagnera bientôt.

SOTMAN.

Et moi, je ne le crois pas. Les Danois qui viennent de passer le fleuve....

GUSTAVE (*avec une vive surprise*).

Comment ! les Danois ont passé le fleuve ?

SOTMAN.

Oui, l'ami, et ils occupent déjà ce village. Vous voyez que je ne suis pas si mal informé. Et vous, au lieu de vous amuser ici, vous auriez beaucoup mieux fait de ne pas quitter votre général, dans un moment sur-tout où l'on vient de mettre sa tête à prix.

MARIE.

Grands dieux !

SOTMAN.

Je me retire, et vais me mêler aux groupes pour ne pas perdre le fil des événements. Aujourd'hui je suis tout à la chose publique, demain je serai tout à l'amour.

## SCÈNE VI.

MILLER, GUSTAVE, MARIE, CATHERINE.

GUSTAVE.

Mes bons amis, il faut que je parte à l'instant.

CATHERINE.

Restez jusqu'au point du jour; il fait un temps affreux.  
Demain...

GUSTAVE.

Demain il serait trop tard.

MARIE.

Bah! ce Sotman est un oiseau de mauvais augure.

MILLER.

Je parierais que les Danois ne sont pas seulement de l'autre côté de la rivière.

GUSTAVE.

N'importe, la prudence veut que je ne les attende pas.  
Porteur d'un ordre secret, le salut de l'armée suédoise peut dépendre du moindre retard.

MILLER.

Alors, partez vite.

GUSTAVE.

J'aurais besoin d'un guide.

MILLER.

Je voudrais pouvoir vous en servir moi-même; mais attendez, j'ai ce qu'il vous faut, un garçon leste, intelligent, qui connaît les traverses, les gués, les défilés, un homme sûr, enfin.

GUSTAVE.

Dites-lui qu'il sera bien récompensé.

MILLER.

Ne parlons pas de ça.

GUSTAVE.

Allez, et faites toute la diligence possible.

MILLER.

Eh parbleu! le ciel nous l'envoie.

## SCÈNE VII.

MILLER, ÉRIC, GUSTAVE, CATHERINE, MARIE.

MILLER (*présentant Éric à Gustave*).

Tenez, camarade, voici votre guide.

ÉRIC (*reconnaissant Gustave*).

Ciel!

GUSTAVE.

C'est vous, Éric.

MARIE (*à part*).

Il le connaît!

ÉRIC.

Ah! prince, je vous cherchais. Ce n'est qu'à vos pieds...

MILLER.

Eh bien! perd-il la tête?

ÉRIC.

Non, mes amis, c'est Gustave!

TOUS.

Gustave!

GUSTAVE.

Oui, mes enfants, mais gardez le silence.

ÉRIC.

O mon bienfaiteur! pardonnez au plus coupable, au plus ingrat des hommes, je vous ai trahi.

GUSTAVE.

Qui, vous?

ÉRIC.

Hélas! ce billet, que j'ai fait lire, a découvert votre retraite aux Danois; mais j'ai heureusement échappé à leur vigilance, et j'espère tout réparer. Un détachement de vos troupes est à trois cents pas d'ici: j'ai prévenu le chef

qui le commande. Venez, à la faveur de la nuit, nous pourrons éviter les sentinelles ennemies.

MARIE.

Juste ciel!

GUSTAVE.

Il suffit, partons sur-le-champ.

MARIE.

Ah! prince, quels dangers vous menacent!...

GUSTAVE.

Adieu, braves gens, je n'oublierai jamais votre généreux accueil. Partons.

(*Au moment où ils vont pour sortir, on entend frapper fortement à la porte.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Quel bruit se fait entendre?  
Viendrait-on nous surprendre?

VOIX *au-dehors*.

Ouvrez, ouvrez!

MILLER.

Qui va là?

VOIX *au-dehors*.

Danois!

TOUS.

Juste ciel!

MILLER.

On y va.

TOUS (*excepté Gustave*).

Tout est perdu!

MILLER.

De la prudence!

Mes bons amis, faites silence!

(à *Gustavé*.)

Prince, à leurs yeux dérobez-vous.

(*Gustave fait un mouvement de refus.*)

TOUS.

Nous vous en prions à genoux.

GUSTAVE.

Moi? non, jamais!

MILLER.

Cédez à la prudence,

Ou nous périssons avec vous :

Que feriez-vous seul contre tous?

TOUS (*très bas, entraînant Gustave dans la chambre à laquelle on parvient par quelques marches*).

Prince, à leurs yeux dérobez-vous,

Ou nous périssons avec vous.

GUSTAVE.

Ils périraient pour moi!... Cédons à leur instance.

MILLER (*à sa famille qui entraîne Gustave dans la chambre*).

De la prudence,

Silence!

VOIX *au-dehors*. (*On frappe plus fort.*)

Ah! c'est attendre trop long-temps!

MILLER.

On y va. Tout-à-l'heure, un peu de patience.

ÉRIC (*après que Gustave est entré dans la chambre, revient sur le devant du théâtre, et dit à Miller et à sa famille*):

Amis, gagnez quelques instants :

Je répons de sa délivrance.

MILLER.

Par où sortir?

ÉRIC (*montrant une des fenêtres qui donnent sur la rivière*).

Cette fenêtre?....

MILLER.

Est sur le fleuve.

MARIE.

Grands dieux!

ÉRIC.

Calme-toi, bientôt dans ces lieux

Tu me verras paraître.

Adieu! (*Il presse Marie entre ses bras et s'élançe par la fenêtre.*)

MARIE (*tombant évanouie sur une chaise*).

Ciel! je meurs d'effroi!

CATHERINE.

Reviens à toi.

VOIX *au-dehors*.

Nous faire attendre de la sorte!

Ouvrez, ou dans l'instant nous enfonçons la porte.

(*On frappe à coups redoublés.*)

MILLER ET CATHERINE.

Peut-on frapper de la sorte?

Messieurs, attendez donc que l'on ouvre la porte.

(*Miller va ouvrir la porte.*)

## SCÈNE VIII.

MILLER, RODOLPH, BRANDT, CATHERINE,  
MARIE, SOLDATS DANOIS.

RODOLPH (*à Brandt*).

Placez deux sentinelles à cette porte, et qu'on garde bien les avenues. (*A Miller.*) Vous avez bien de la peine à vous décider.

MILLER (*ajustant ses vêtements comme un homme qu'on vient de réveiller*).

Que diable, messieurs, vous arrivez au milieu de la nuit ! il faut qu'on s'éveille, qu'on s'habille....

BRANDT (*apercevant Marie*).

Eh bien ! voilà une jeune fille qui se trouve mal !

CATHERINE.

Pardine ! vous entrez si poliment ; ce n'est pas étonnant qu'une jeunesse ait peur.

RODOLPH.

Elle est gentille.

CATHERINE (*le repoussant ainsi que Brandt, et quelques soldats qui s'empressent autour de Marie*).

Doucement ! doucement ! (*A Marie.*) Allons, allons, reviens à toi ; il n'y a pas de danger.

MARIE (*regardant vivement la fenêtre*).

Vous croyez, ma mère ?

RODOLPH.

O mon dieu ! n'ayez pas peur, la belle enfant ; nous ne venons demander que quelques bouteilles de vin, et un abri pour attendre le jour.

CATHERINE.

Messieurs, vous arrez l'un et l'autre ; vite, Marie, aide-moi.

RODOLPH (*après avoir parcouru la chambre des yeux*).

Ne pourrais-je pas me reposer quelques heures ici ? Dans cette chambre ?.... (*Il montre celle où est Gustave.*)

MILLER.

Pardon, mon capitaine, elle est remplie de grains, de

farines; vous en aurez une autre à côté de la mienne. Al-  
lons, ma mère, donnez à ces messieurs du vin tant qu'ils  
en pourront boire.

(Marie et sa mère s'occupent à garnir la table.)

RODOLPH (à Brandt).

Parbleu! il faut avouer que nous avons manqué là une  
belle capture!

MILLER.

Et laquelle?

RODOLPH.

Celle de ce maudit Gustave, qui a déjà fait éprouver  
de si cruels revers à nos armes.

MILLER.

Vraiment!

BRANDT.

Il y a mille ducats de récompense pour ceux qui le  
conduiront au camp.

RODOLPH.

Dites plutôt à la mort, car Christiern n'épargnera pas  
ce dernier rejeton d'une famille qu'il a juré d'éteindre!...  
Mais il est impossible qu'il n'ait pas traversé ce village.

BRANDT.

Sans ce maudit batelier il était pris.

RODOLPH.

Au reste, nous avons du monde sur toutes les routes,  
et il ne saurait nous échapper.

CATHERINE.

Messieurs, vous êtes servis.

RODOLPH.

C'est bien, la mère. (*A sa troupe.*) Allons, camarades,

approchez-vous. (*A Miller et à sa famille.*) Vous avez soupé, vous autres?

CATHERINE.

Ah! il y a long-temps que c'est fait.

(*Ils se groupent autour de la table, de manière que les Danois tournent le dos à la porte de la chambre où est Gustave. Marie reste debout derrière eux.*)

MILLER (*à part, en s'approchant de la table pour boire avec les Danois.*)

Éric m'a dit de gagner du temps... (*Haut, à Marie, qui reste immobile en regardant vers la chambre.*) Eh bien! puisque tu ne fais rien, Marie, chante quelque chose à ces messieurs.

RODOLPH.

C'est cela, mon brave.

BRANDT.

Ah! vous chantez, jeune fille?

CATHERINE.

Oui, elle chante; et quoique ce soit ma fille, j'ose dire qu'elle ne s'en tire pas mal.

RODOLPH.

Allons, mon enfant, nous vous attendons.

MARIE.

M'y voilà, messieurs.

RONDE.

Assis à l'ombre d'un ormeau,  
Irvin disait à son amie :  
Enseigne-moi cet air nouveau  
Que tous les soirs dans la prairie  
Tu vas chantant au son du chalumeau.

Allons, Marie,  
 Je t'en supplie ;  
 Cette chanson est si jolie !  
 — La, la, la, la, la, la.  
 — Ah ! ce n'est pas cela ;  
 Plus tendrement. — La, la, la, la, la, la.  
 — C'est bien cela, c'est bien cela.  
 Lors un vieux pâtre passant par-là  
 Dit à la belle : Tu chantes, bergère,  
 Mais à ton troupeau  
 Veille bien, ma chère,  
 Car j'ai vu naguère  
 Le loup rôder près du hameau,  
 Le loup, le loup, près du hameau.

*(Tous les personnages répètent le refrain en chœur.)*

Marie avait à son corset  
 Gentille fleur à peine éclose.  
 Ah ! dit Irvin, le beau bouquet !  
 Il vaut pour moi plus qu'une rose,  
 Bien qu'il ne soit que d'un brin de muguet.  
 Chère Marie,  
 Je t'en supplie,  
 Ah ! cette fleur est si jolie !  
 — La, la, la, la, la, la ;  
 — De grâce, accorde-la  
 A mon amour. — La, la, la, la, la, la.  
 Et puis Irvin la détacha.  
 Lors un vieux pâtre passant par-là  
 Dit à la belle, etc.

Quand il fut maître de la fleur,  
 Irvin, dans sa brûlante ivresse,  
 Voulut, pour combler son bonheur,  
 Un nouveau gage de tendresse ;  
 A la bergère il demanda son cœur.  
 Chère Marie,  
 Je t'en supplie ;

Je t'aimerais toute la vie.  
 — La, la, la, la, la, la.  
 — Fais avec moi ce serment-là  
 Bien tendrement. — La, la, la, la, la, la.  
 La pauvrete cent fois jura.  
 Lors un vieux pâtre, etc.

BRANDT.

Bravo! bravo!

RODOLPH.

C'est charmant.

( On entend du bruit à la porte. )

MARIE (à part).

Ah! si c'était Éric!

UNE SENTINELLE (*placée à la porte en dehors*).

Qui vive?

SOTMAN.

Sotman.

RODOLPH.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CATHERINE.

Messieurs, c'est un de nos voisins, le prétendu de ma fille.

RODOLPH.

En ce cas, faites entrer.

MILLER.

Que vient-il faire à cette heure?

## SCÈNE IX.

BRANDT, RODOLPH *à table*, CATHERINE, MARIE,  
SOTMAN, MILLER.

SOTMAN (*très troublé, et sans apercevoir les Danois*).

Je vous demande pardon, voisin, si je viens vous déranger si tard; mais les Danois m'ont expulsé de mon domicile. Ces gens-là n'épargnent rien, pas même les établissements d'instruction publique. Je sais que les moulins sont respectés, eu égard aux subsistances, et je viens vous demander asile.

RODOLPH (*se levant de table*).

Est-ce que mes soldats vous auraient insulté?

SOTMAN.

Bien au contraire, messieurs, je suis trop heureux.... Oserais-je vous demander s'il y a du nouveau? Gustave....

RODOLPH.

Est perdu sans ressource.

SOTMAN (*à Miller*).

Que vous ai-je dit? Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu cet impertinent soldat qui était ici tout-à-l'heure.

RODOLPH.

Un soldat suédois?

MARIE (*à part, et bas*).

O le méchant bavard!

MILLER (*de même*).

Taisez-vous donc.

SOTMAN.

Oui, un soldat suédois, qui prétendait s'être échappé avec Gustave du château de Peterson.

BRANDT (*à Rodolph*).

Ceci cache quelque mystère.

RODOLPH (*à Miller*).

Vous m'en avez imposé. Où est ce soldat?

MILLER.

Messieurs, il est parti.

CATHERINE.

Oui, messieurs, il est parti.

RODOLPH.

C'est impossible, le village est cerné, il aurait été pris.

SOTMAN (*à Cathérine*).

Vous voyez, je lui avais bien dit que le village était cerné.

CATHERINE.

Laissez-moi tranquille.

BRANDT.

Capitaine, il doit être ici.

RODOLPH.

Qu'on cherche par-tout.

BRANDT (*désignant la chambre où est Gustave*).

Oui; et commençons par cette chambre qu'on n'a pas voulu nous ouvrir.

MILLER (*retenant Brandt*).

Je vous ai déjà dit qu'elle renferme ce que j'ai de plus précieux dans mon moulin.

RODOLPH.

N'importe.

SOTMAN.

Messieurs, messieurs, respect aux subsistances!

RODOLPH (*repoussant Sotman*).

Ouvrez.

MILLER (*s'élançant au-devant des soldats*).

Arrêtez!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

RODOLPH (*à ses soldats*).

Ouvrez, que rien ne vous arrête.

MILLER (*qui a saisi son arquebuse et couché en joue Rodolph*).

De tous leurs mouvements tu réponds sur ta tête.

LES DANOIS (*menaçant Miller*).

Allons, allons, retirez-vous,

Ou vous périrez sous nos coups.

SOTMAN.

Voisin, voisin, retirez-vous,

Ou vous périrez sous leurs coups.

CATHERINE ET MILLER

(*se jetant aux genoux des soldats, entre eux et Miller*).

Vous nous voyez à vos genoux.

RODOLPH.

Ouvrez, que rien ne vous arrête.

(*Les soldats vont pour avancer, les femmes et Sotman poussent un cri, lorsque la porte s'ouvre, et Gustave paraît sur le palier.*)

## SCÈNE X.

SOTMAN, BRANDT, RODOLPH, CATHERINE,  
MARIE, MILLER, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Me voilà! que voulez-vous?

SOTMAN.

C'est le soldat, c'est lui-même!

LES DANOIS.

C'est Gustave, c'est lui-même!

Bonheur extrême!

SOTMAN.

Surprise extrême!

## UNE NUIT

MILLER *et sa famille.*

O peine extrême!

LES DANOIS.

Ah! quel bonheur! il est à nous!

MILLER *et sa famille.*

Il n'est plus d'espoir pour nous!

GUSTAVE.

Je saurai seul résister contre tous.

RODOLPH.

Le sort le veut, il faut vous rendre.

Vous êtes, prince, en mon pouvoir.

Votre épée....

GUSTAVE (*la tirant, et se mettant en garde.*).

Venez la prendre.

RODOLPH.

N'essayez pas de vous défendre,

Il n'est pour vous aucun espoir.

*(On entend au-dehors du bruit et des cris confus.)*RODOLPH *et sa suite.*

Quel bruit se fait entendre?

VOIX (*au-dehors.*).

Vive Gustave!

*(On entend derrière le théâtre une détonation d'armes à feu.)*

GUSTAVE.

A moi, Suédois!

## SCÈNE XI.

LES MÉMES, ÉRIC (*dirigeant des barques sur lesquelles se trouvent des soldats suédois, des pêcheurs, et des paysans qui se précipitent par les fenêtres du fond, et cernent les Danois.*).

ÉRIC *et sa suite.*

Mort aux Danois!

Allons, allons, il faut vous rendre.

N'essayez pas de vous défendre,

Vous allez tomber sous nos coups.

Amis, vengeons-nous! vengeons-nous!

(Sotman traverse la scène et va se ranger du côté des Suédois.)

GUSTAVE.

Arrêtez! que faites-vous?

De l'honneur écoutez la loi.

Épargnez-les, je vous l'ordonne.

Ils n'en voulaient qu'à moi ;

Gustave leur pardonne.

ÉRIC *et sa suite.*

De l'honneur écoutons la loi,

Gustave leur pardonne.

GUSTAVE (*aux Danois*).

Guerriers, vous garderez vos armes ;

Retournez tous vers votre roi :

Je ne sais point céder à de lâches alarmes,

Je m'en rapporte à votre foi.

(*à Éric et à la famille Miller.*)

Et vous à qui je doi

Ma victoire et ma délivrance,

Mes amis, comptez à jamais

Sur mes bienfaits,

Sur ma reconnaissance.

ÉRIC.

Ah! prince!...

GUSTAVE.

Que puis-je pour toi?

ÉRIC.

J'aime Marie.

GUSTAVE.

Elle est à toi.

CHOEUR FINAL.

Chers amis, à la ronde

Célébrons ce beau jour ;

Grace au ciel, tout seconde

La valeur et l'amour.

FIN.

4